Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

47-48 | 2012

Voix Féminines. Ève et les langues dans l'Europe moderne

Liber iste vocatur femina... Le français et les dames dans l'Angleterre du XV^e siècle

Maria Colombo Timelli et & Giovanni Iamartino

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/3136>

DOI : 10.4000/dhfles.3136

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Maria Colombo Timelli et & Giovanni Iamartino, « *Liber iste vocatur femina...* Le français et les dames dans l'Angleterre du XV^e siècle », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 47-48 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 26 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/3136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.3136>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2023.

Tous droits réservés

Liber iste vocatur femina... Le français et les dames dans l'Angleterre du XV^e siècle

Maria Colombo Timelli et Giovanni Iamartino

0. Balises

- 1 De nombreuses études publiées surtout au cours des 20 dernières années ont permis de reconstituer la chronologie et le contenu des manuels destinés à l'enseignement du « français » dans l'Angleterre des XII^e-XV^e siècles¹ ; en revanche, l'interprétation des données s'avère plus controversée quant aux destinataires de ces traités et au milieu de diffusion des manuscrits (Kibbee 1991, avec les corrections apportées par Rothwell 1998 et 2001).
- 2 Les premiers témoignages connus², datant du XI^e siècle, sont soit des manuscrits *latins* avec gloses en anglo-normand et en anglais, soit des manuels en anglo-normand et en anglais pour enseigner le *latin* (Hunt 1991 : I, 3-55); deux siècles plus tard, la production paraît plus variée : on conserve en effet un fragment de conjugaison latin/français (*ibid.* : I, 118-119), des *nominalia* en vers français, dont le célèbre *Tretiz* de Walter of Bibbesworth (14 mss conservés, avec gloses en anglais de plus en plus nombreuses ; Owen 1929³ ; Rothwell 2009), ainsi que des manuels d'orthographe (Pope 1910 ; Johnston 1987). Pour le XIV^e siècle on dénombre des *artes dictaminis* en français, des *Coniugaciones Donati in Gallicis cum expositione earumdem in latinis* (Hunt 1991 : I, 114-118), un autre *Nominale* en vers (tiré de Bibbesworth, avec traduction intégrale en anglais ; Skeat 1903-1906). La dernière vague des manuels se situe entre la fin du XIV^e et le début XV^e siècle ; le français étant devenu une véritable langue étrangère, les traités se diversifient encore : *Tractatus orthographiae* revu par Coyfurelly (ca 1400, Stengel 1879-1880 : 16-22), *Manieres de langage* (3 versions : 1396, 1399, 1415 ; Kristol 1995), *Femina* (1415 ; Rothwell 2005), *Liber Donati* (Merrilees & Fitzpatrick 1993), *Donait soloum*

douce françois de Paris (Merrilees 1993), *Donait françois* (Swiggers 1985 ; Städtler 1988 : 128-137).

3 La typologie de ces manuels comprend donc :

1. des recueils de vocables, pour la plupart organisés thématiquement (les *Nominalia*, parmi lesquels se signale le *Tretiz* de Bibbesworth, sur lequel nous reviendrons) : en principe – mais la tradition manuscrite, évidemment lacunaire, ne permet pas d'affirmations formelles – le nombre des gloses tend à augmenter dans le temps, alors que la qualité de la langue enseignée baisse, ainsi que la compétence linguistique des copistes ;
2. des traités d'orthographe (en latin), dont le contenu comprend de fait aussi des questions de prononciation, morphologie, lexique ; les destinataires sont des adultes, possédant déjà de bonnes connaissances dans la langue classique, qui désirent perfectionner leurs compétences en français ;
3. des recueils de lettres-modèles (*Artes dictaminis*), destinées à des 'clercs', pour lesquels la maîtrise du français écrit constitue une exigence professionnelle ;
4. des recueils de conversations modèles, ou *Manieres de langage*, adressées à un public plus large, formé surtout de voyageurs et marchands ;
5. des 'grammaires' enfin : le *Donait françois*, composé vers 1410, représente un *unicum* sous plusieurs points de vue (entièrement rédigé en français, il traite des questions de morphosyntaxe sur un plan théorique) : par ailleurs, sa diffusion demeure très difficile à évaluer⁴.

4 Grâce à une heureuse découverte d'Andres Kristol, ce panoramique s'est encore enrichi d'un document tout à fait exceptionnel, le ms 188 du Magdalen College d'Oxford : il s'agit d'un exercice de traduction en trois langues (latin, anglo-normand, anglais) qui témoigne d'un enseignement prenant en compte aussi des questions de syntaxe (Kristol 2000, 2001)⁵.

5 À l'intérieur de cette typologie, qui semble couvrir tous les aspects de la langue, c'est pourtant un vide qui frappe : l'absence de manuels où l'*anglais* sert de langue de l'enseignement ; comme M. Rothwell l'a souligné (Rothwell 2001 : 7), on ne saurait pas imaginer que la langue maternelle des élèves n'ait pas constitué la métalangue utilisée au moins à l'oral par les enseignants, en famille ou à l'école, que ce soit pour transmettre les contenus ou pour traduire les exemples, surtout dans une optique contrastive⁶. Un fait demeure : dans la tradition *écrite* des manuels conservés la langue locale n'entre en jeu que tardivement, certes en des proportions de plus en plus significatives, mais uniquement comme support de la traduction d'une langue – le « français » – devenu au fur et à mesure une véritable langue seconde.

1. Du *Tretiz* de Walter of Bibbesworth à *Femina (nova)*

6 Dans le cadre d'une réflexion sur les femmes et les langues, et dans la perspective historique de nos recherches, notre attention ne pouvait pas ne pas être sollicitée par un bref traité en vers, connu depuis longtemps par les spécialistes sous le nom de *Femina* : transmis par un manuscrit unique copié peu après 1415⁷, avec un titre intrigant, *Femina* présente un contenu lexical double (réuni selon des principes sémantiques et morphologiques) sous une forme certes éloignée de nous – l'octosyllabe à rime plate – mais qui correspond parfaitement aux mnémotechniques en usage dans la pratique didactique médiévale.

- 7 Cependant, comme il arrive souvent, les choses sont plus compliquées qu'à l'apparence. D'abord, *Femina* n'est pas une œuvre 'originale' – si toutefois ce critère a un sens pour les productions médiévales – et, au début du XX^e siècle déjà, dans un article qui demeure incontournable, Paul Meyer avait signalé le rapport de dérivation qui relie notre petit manuel au célèbre *Tretiz* de Walter of Bibbesworth, dont il représente une adaptation partielle⁸. Mais c'est à Émile-Jules Arnould (1939) que va le mérite d'avoir approfondi la question, en montrant d'abord que les variantes – apparemment macroscopiques – qui séparent *Femina* du *Tretiz* ne dépassent pas, toutes proportions gardées, celles des autres manuscrits (une quinzaine au total, mais la tradition médiévale a dû être bien plus abondante), et en expliquant d'autre part l'origine du titre de ce traité. Un des manuscrits de Bibbesworth en effet (Paris, BnF, nal 699, ms B dans le classement de Owen 1929) s'achève par *Explicit Ffemme*⁹; l'auteur/compilateur de *Femina*, qui a eu pour modèle un manuscrit appartenant à la même famille que B, ne fit donc que récupérer le 'titre' fourni par cet *explicit*, en le traduisant en latin et l'accompagnant d'une rapide présentation ; et pour souligner son apport, qui consiste, comme on le verra, en une réorganisation du contenu et un petit nombre d'ajouts¹⁰, il a clôturé son poème par *Explicit Ffemina nova*. Ce que M. Arnould n'a pas signalé, c'est cependant un fait bien plus marquant : « Femme » est en effet le premier mot du *Tretiz* de Bibbesworth (« Femme ke aproche sun teins/ De enfaunter... », selon le ms G), et il a dû paraître tout à fait naturel à un copiste d'utiliser ce substantif pour désigner l'œuvre tout entière au moment d'achever son travail de copie.
- 8 Ouvrons une petite parenthèse sur le *Tretiz*, que son auteur, sans doute noble lui aussi, a composé à l'intention de Dionysia de Munchensy : qu'il s'agisse de la première dame à avoir porté ce nom, morte en 1304, ou de la seconde – sa petite fille – morte en 1314¹¹, cela passe au second plan par rapport au fait que la destinataire, celle qui souhaitait enseigner à ses enfants la langue d'Outre-manche, était justement une femme. Le prologue qui se lit dans le ms G s'ouvre ainsi : « Le tretiz ki munseignur Gauter de Bithesweth fistt a madame Dyonise de Mountechensi pur aprise de langage... » ; alors que T contient la dédicace : « Chere soer, pur ceo ke vus me priastes ke jeo meyse en escrit pur vos enfaunz acune aprise en fraunceis en breve paroles, jeo l'ay fet souloum ce ke jeo ay apris et solum ceo ke les paroles me venent en memorie... » (Rothwell 2009 : 1, 53)¹².
- 9 Si les gloses introduites ici et là dans le texte confirment que Dionysia ne possédait pas une connaissance parfaite de l'anglo-normand, cette affirmation du prologue prouve bien que pour l'auteur aussi il s'agissait d'une langue acquise, même s'il demeure impossible pour nous de savoir dans quel contexte – scolaire ou familial – et par quels intermédiaires – maîtres et/ou manuels – il l'aurait apprise. Par ailleurs, bien qu'on affirme dès les premiers vers que l'apprentissage du français doit se faire dès le plus jeune âge (G : « Et quant il [l'enfant] encurt a tele age/ Qu'i[l] prendre se poet a langage,/ E[n] fraunceis lui devez dire/ Cum primes deit sun cors descrire... », Rothwell 2009 : 2, vv. 21-24 ; T : « Kaunt ly enfes ad tel age/ Ke seet entendre a laungage,/ Primes en fraunceis le devez dire/ Coment soun cors deit descrire... », Rothwell 2009 : 54, vv. 21-24 ; ces vers sont repris dans *Femina* : cf. Rothwell 2005 : 12, vv. 9-12), tant les champs sémantiques proposés (animaux et arbres, travaux des champs, instruments agricoles, technique de construction...), que la présentation de nombreux homonymes et pseudo-synonymes, sembleraient viser un public d'adultes¹³.

- 10 Revenons à *Femina* pour voir en premier lieu comment – en avançant un argument publicitaire *ante-litteram* destiné à une vaste fortune jusqu'à nos jours – l'auteur anonyme du début du XV^e siècle expose en même temps le titre, le contenu et la méthode de son manuel : « Liber iste vocatur femina quia, sicut femina docet infansem loqui maternam, sic docet iste liber juvenes rethorice loqui gallicum » (Rothwell 2005 : 1). Trois points au moins attirent notre attention, et ont en effet suscité de nombreux commentaires de la part des critiques :

1. En premier lieu, la langue : ainsi que tous les titres internes¹⁴, cet intitulé/prologue est rédigé en latin, ce qui demeure isolé dans la tradition du *Tretiz*. Cependant, si ce trilinguisme sépare *Femina* des autres témoins du *Tretiz*, il le rapproche – bien qu'avec des différences substantielles – du ms 188 d'Oxford auquel nous avons fait allusion : là le français constitue la langue du texte-base, accompagné en interligne d'une traduction latine, puis – fondée sur celle-ci, mais sans négliger la version originale¹⁵ – de la version anglaise ; ici, le latin semble en revanche assumer le rôle de métalangue – en indiquant en même temps un public relativement instruit, qui devait posséder au moins les rudiments de la langue classique –, puisque les deux versions vernaculaires du texte alternent régulièrement dans la suite : 2 vers en anglo-normand sont suivis de 2 vers en anglais.
2. Deuxièmement, la méthode : l'auteur établit une relation entre l'apprentissage de la langue maternelle, sur les genoux de sa mère – on aura reconnu la célèbre image de Dante¹⁶ – et celui du français, en opposant *maternam* [*linguam*] et *gallicum*, tout en rapprochant *femina* de *iste liber*. Le discours se fait plus complexe : le français peut bien sûr être appris facilement, mais la nécessité d'un support écrit l'apparente à la langue classique, ou de toute façon à une langue 'morte' au sens premier du mot, une langue qui, en Angleterre, ne peut plus être transmise de vive voix par un locuteur de langue maternelle¹⁷.
3. L'accent sur *rethorice* enfin, adjectif qui a attiré à juste titre l'attention de Rothwell : *Femina* ne se bornera pas à enseigner une langue, mais proposera un modèle d'élégance, d'éloquence, tout au moins selon les intentions exprimées dans cette déclaration liminaire (Rothwell 2000 : 37).

2. Les femmes dans *Femina*

- 11 Ouvrons donc *Femina* et vérifions si et dans quelle mesure les femmes rentrent dans le tableau si concret de la vie quotidienne médiévale tracé grâce aux champs sémantiques présentés¹⁸.
- 12 Les femmes de *Femina* s'adonnent à la filature et au tissage (R 36-37, vv. 6-13, 2 ; O vv. 439-450), elles sont sages-femmes (« *Ventrere* est proprement nommé/ Une femme qe en ville demure/ Pur aider en cas sa vecine,/ Qant ele girra en gesyne », R 66, vv. 3-6 ; O vv. 873-873¹⁹) ; elles s'occupent du ménage (« [le meisere,] Dount femme est dit *messnere* », R 70, v. 10 ; O v. 936²⁰), des soins et de la nourriture des enfants (*Hoc capitulum docet de proprietatibus infantis*, R 11-12²¹ ; O vv. 5-20 ; R 25-26, vv. 5-14 et 3-10 ; O vv. 195-214) ; une allusion aux vêtements des femmes enceintes se situe dans une série d'homophones (« A cause qe femme est par homme *enceynte*,/ Et ové une *seinture* [est] ele *seinte* », R 24, vv. 10-11 ; O vv. 189-190) ; l'habitude de se laver les gencives afin d'avoir une haleine plus fraîche est rappelée dans le *Capitulum de partibus capitis* (« Et lez damez sount ententivez/ Pur byen laver lour *genoius*²²./ C'est la chesoun pur certeigne/ Pur aver melour aleyne », R 16, vv. 7-10 ; O vv. 69-72).
- 13 Tout aussi intéressantes, à condition de les situer dans leur contexte culturel et de ne pas les interpréter de façon idéologique et anachronique, les allusions aux « femmes

foles » (« Mez cuer de femme est si mole/ Quant biaux bacheler l'acole,/ Qe sovent al bref parole/ ffemme fole le recole », R 47-48, vv. 12-14 et 3 ; O vv. 611-614²³), et à quelques comportements répréhensibles (l'habitude de bégayer ou de parler dans le nez pour plaire davantage : « Al chescun moot l'une baylai/ Et l'autre ne peut parler/ Une parole sanz nascier », R 79, vv. 8-10 ; O vv. 1072-74 ; « J'ay de femme oy²⁴ disceyt grant/ Qi par orgoyle se forcent tant/ En p[ar]launte toutditz a blesere,/ Pur soun aimez pluis a pleasere », R 80-81, vv. 12-14 et 3 ; O vv. 1083-86). Dans les deux premiers chapitres, centrés sur les noms des animaux et leurs cris, on relève au moins trois passages – pas très gentils – consacrés aux femmes ; associées aux oies, même si ce n'est que pour rappeler que leurs groupes portent en français le même nom : « *Compaignie* dez damez dirrés,/ Et dez owes ensy ferrés » (R 5, vv. 3-5 p. 5 ; dans G : « Des dames dist hom *compaignie*,/ E des ouwes ne chaungez mie », O vv. 239-240) ; ou bien – c'est alors par homonymie – aux brebis : « barbyz *baley*, dame *balee* » (à savoir : 'brebis bête, femme danse', R 9, v. 10 ; O v. 285). Et enfin, une pauvreté honnête vaudra bien plus que des plaisirs qui mènent à la perdition : « Quant la povre femme mene le tresche,/ Melour serroyt en mayn le besche,/ Qar ele n'ad a vivre forp[ri]s le besche/ Pur payn querer, bribe ou lesche » (R 10, vv. 8-11 ; O vv. 295-298²⁵).

- 14 Les deux dernières sections de *Femina*, introduites respectivement par un titre, *De moribus infantis* (Rothwell 2005 : 83), et par un proverbe latin, *Dandum etenim aliquid est cum tempus postulat aut res* (Rothwell 2005 : 93), constituent, la première, un extrait de *Urbain le Courtois*, la deuxième la reprise de quelques *Proverbes de bon enseignement* de Nicole Bozon. Bien que cette partie s'éloigne assez nettement de *Femina* par le ton, les destinataires, la présentation, c'est justement dans la compilation de matériaux si divers et dans l'ajout de la tradition intégrale en anglais, que réside l'originalité du manuel du XV^e siècle.
- 15 *Urbain le Courtois* (Parsons 1929)²⁶, dont on connaît 8 versions transmises par autant de manuscrits, est un petit traité du XIII^e siècle en octosyllabes, un recueil de conseils qu'un père adresse à son fils, dont la longueur et l'ordre interne varient sensiblement d'une copie à l'autre (en gros, on passe de 130 à 320 vers) ; l'auteur de *Femina nova* en reproduit 116, à l'intérieur desquels les femmes occupent une place assez importante :
1. il ne faut pas les outrager : « ... qe vous ne facez nullez outragez/ A nulle homme q'est vivant,/ Ne vers(e) femme ne vers(e) enfant » (R 84, vv. 11-13 ; Parsons 1929 : 409, vv. 28-30) ;
 2. au contraire, il faut les respecter : « Et as femmes faites honours/ En vostre vie a toutz jours » (R 89, vv. 12-13 ; cf. Parsons 1929 : 412, vv. 97-99), parce qu'elles sont la source de toute valeur : « Qar d'eux veignent lez pruesces,/ Lez honours & lez hautisces,/ Lez bienz & lez joyez tout a un,/ Dount moy est avys que il est soun [forme erronée pour *fou*]/ Qi de eux soy fayt hayer » (R 90, vv. 4-8 ; Parsons 1929 : 412, vv. 103-107) ;
 3. elles méritent bien d'être aimées en toute sincérité : « ... jeo vous prie/ Qi a bone femme soiez amy,/ Et sanz folye & sanz pecché/ Amez le bien sanz fauxceté » (R 90, vv. 10-13 ; Parsons 1929 : 412, vv. 109-112), sans devenir l'objet de vantardises : « Ne vous avantez de vostre amye... » (R 91, v. 7 ; Parsons 1929 : 413, v. 124) ;
 4. et de recevoir des cadeaux, en fonction de leur statut social : « ... a lez damez beaux jewés,/ Cotez de say, fy[r]maux dorrez,/ Et a bourdez et damyselez/ Symplez garlande & chousez bealez » (R 93, vv. 2-5 ; Parsons 1929 : 415, vv. 171-174) ;
 5. cependant, le conseil des amis peut s'avérer nécessaire : « Jammez en femme ne affiez/ Pur sa valour ne pur sa prjs/ Sanz bon conseyl de vous amy » (R 91, vv. 3-5 ; Parsons 1929 : 413, vv. 120-122).

- 16 Dans l'ensemble, l'auteur ne s'éloigne pas de quelques principes de bon sens et règles générales de bon comportement, en prenant bien les distances des idéaux parfois excessifs de la courtoisie continentale (Parsons 1929 : 395).
- 17 Quant aux proverbes, il s'agit de neuf sentences citées en latin, ce qui accentue le caractère trilingue de *Femina*, paraphrasées en français, puis traduites en anglais ; les préceptes sont tirés, comme on l'a dit, en partie du florilège de Nicole Bozon, un des plus grands auteurs anglo-normands du XIV^e siècle (Thorn 1921 ; cf. Arnould 1939 : 4-8), en partie des *Disticha Catonis*, sans doute le recueil parémiologique le plus répandu, traduit et utilisé dans un but didactique tout au long du Moyen Âge (cf. Viellard 2010 : 207-238). Les femmes ne sont prises en compte qu'une seule fois, dans la glose de « *Ira odium generat; concordia nutrit amorem. Veiez qe ne soiez losenger/ Vers dame ne vers seignour...* » (R 97, vv. 7-8).

3. Les femmes dans le manuscrit de Cambridge

- 18 Le manuscrit de Cambridge, Trinity College B.14.40, le seul à avoir transmis notre version de Walter of Bibbesworth, contient cinq œuvres, dont quatre destinées à l'enseignement du français (Kristol 1990 : 305-306) : outre *Femina nova* (suivi de quelques petites listes de noms de nombre, des jours de la semaine et de quelques remarques sur les pronoms et la conjugaison verbale), la *Maniere de langage* de 1415 (Meyer 1903 : 49-58 ; Kristol 1995), le *Tractatus orthographiae* de T. H., un *Ars dictaminis* en latin et en français, la *Maniere de langage* de 1396 ; à ceux-ci s'ajoute un récit que Paul Meyer appelle *Le mari cocu, battu et content* (Meyer 1903 : 59-62). Cette copie constitue donc un recueil homogène quant à la langue objet de l'enseignement, mais très varié quant aux textes réunis : vocabulaire, 'orthographe' au sens large, dialogues, lettres, composent une sorte de 'cours complet d'anglo-normand langue 2'.
- 19 L'examen du contexte manuscrit dans lequel les œuvres – littéraires ou non – sont transmises suscite depuis quelques années l'intérêt des critiques : philologues, littéraires, historiens du livre, historiens de l'art s'interrogent de plus en plus fréquemment sur les critères qui ont présidé à la mise en recueil de textes qui pourraient paraître réunis accidentellement, et sur la lumière que ces rapprochements peuvent jeter sur les œuvres concernées²⁷. Dans notre perspective, un des manuscrits qui contiennent le *Tretiz* de Bibbesworth s'avère emblématique : il s'agit du ms London, B.L., 46919 (C de Owen), une compilation que Fr. William Herebert of Hereford a réunie dans la première moitié du XIV^e siècle, en copiant, entre autres textes²⁸, quelques œuvres sur les femmes qui nous arrêteront un instant avant de conclure. En plus des nombreux titres consacrés à la Vierge²⁹, on signalera quatre poèmes :
1. un court débat anonyme entre une mère et une fille qui hésite entre un amant beau et un riche³⁰ (n. 14),
 2. un petit poème de Nicole Bozon, dans lequel les femmes sont peu courtoisement comparées aux pies (n. 21, Smith & Meyer 1889 : xli),
 3. une poésie en honneur de la Vierge, sans doute de Walter of Bibbesworth (n. 35, Rothwell 2009 : 99-102),
 4. un dernier poème, qui célèbre la bonté des femmes, attribué à Nicole Bozon (n. 36, Smith & Mayer 1889 : xxxiii-xli ; Rothwell 2009 : 103-109).

- 20 Il serait sans doute hasardé, mais non totalement injustifié, de penser à un recueil 'décliné au féminin' : pour éviter tout excès, nous mettrons l'accent sur le contenu et sur la forme de l'avant-dernier texte cité. L'attribution à l'auteur du *Tretiz* (« Cy comencent les dytees moun syre Gauter de Bybeswurthe. Regardez, lysez, apernez », on lit au f. 92^r) est confirmée indirectement par la forme même du poème, entièrement bâti sur l'homonymie et la polysémie de *chaunter* dans la première partie (vv. 1-42), de *rymer* dans la seconde (vv. 43-63) :

Amours m'ount si *enchaunté* qe jeu ay tut dys *deschauntee*
 Tut qauntke jeo *chauntoye*, qar touz jours *deschanuntoye*.
 Pur ceo tieng mon *chaunt* a deschaunt qaunt jeo en *chantant*
 Chaunt chaunt par qey j'enchaunte la chaunte qe jeo chaunte... (vv. 1-4)
 Gabriel [l'ange de l'Annonciation], bone *ryme* as e ta chaunçoun ben *rymé* as.
 Qar qy la *rymera* en paradys *rymera*,
 Ou nous tretouz *rymeroms* par « Ave » qe nous cryeroms.
 Ore vous ay, dame, *rymee*, veyez si jeo ay bien *rymé*. (vv. 59-63)

- 21 Rapprochés de ces vers, les octosyllabes du *Tretiz* qui jouent sur l'homonymie assument un jour nouveau : ici, jeu linguistique raffiné pour célébrer la Vierge, là, ressource rhétorico-sémantique utilisée à des fins pédagogiques, l'homonymie devait être chère à notre Bibbesworth, noble, poète, très bon connaisseur de la langue d'Outre-manche (Rothwell 2008 : 104, 126), bon maître sinon linguiste achevé, sensible à la demande d'une Dame à laquelle il a dédié un manuel qui a traversé les siècles, et prêt à chanter « la » Dame par excellence, destinataire de ces alexandrins.
- 22 De Dionysia de Munchesy à *Femina* et jusqu'à Marie, d'une mère désirant transmettre une langue seconde mais prestigieuse et utile à ses enfants, à un copiste qui souligne le rôle irremplaçable des femmes dans l'enseignement des langues, à un jeu de mots virtuose en l'honneur de la Vierge... un parcours entièrement décliné au féminin.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNOULD, Émile-Jules (1939). « Les sources de *Femina nova* », in *Studies in French Language and Medieval Literature presented to Professor Mildred K. Pope*. Manchester : University Press, 1-9.
- BABINGTON, Churchill & RAWSON LUMBY rev. Joseph eds(1869). *Polychronicon Ranulphi Higden monachi Cestrensis together with the English Tanslations of John Trevisa and of an Unknown Writer of the Fifteenth Century*. London, 1869-1886 (7 vol.), vol. 2.
- COLOMBAT, Bernard (1998). *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques (Histoire Épistémologie Langage, Hors-Série n° 2)*.
- COLOMBO TIMELLI, Maria (s. p.). « Ruptures ou continuité ? La grammaire de matrice donatienne au siècle de la Renaissance », in *Vers une histoire générale de la grammaire française ? Matériaux et perspectives*. Paris : Champion.

- DI STEFANO, Giuseppe (1977). « La traduction du *Decameron* », in *Essais sur le moyen français*. Padoue : Antenore, 68-96 ; maintenant in *Un traducteur et un humaniste de l'époque de Charles VI, Laurent de Premierfait*. Paris : Publications de la Sorbonne, 2004, 281-305.
- HUNT, Tony (1991). *Teaching and Learning Latin in 13th-century England*. Cambridge : Brewer, 3 vol.
- JOHNSTON, Ronald C. (1987). *Orthographia gallica*. London : ANTS, 1987.
- KIBBEE, Douglas A. (1991). *For to Speke Frenche Trewely. The French Language in England, 1000-1600: Its Status, Description, and Instruction*. Amsterdam : John Benjamin.
- KRISTOL, Andres M. Kristol (1989). « Le début du rayonnement parisien et l'unité du français au Moyen Âge : le témoignage des manuels d'enseignement du français écrits en Angleterre entre le XIII^e et le début du XV^e siècle », *Revue de Linguistique Romane*, 53, 335-367.
- KRISTOL, Andres M. Kristol (1990). « L'enseignement du français en Angleterre (XIII^e-XV^e siècles) – Les sources manuscrites », *Romania*, 111, 289-330.
- KRISTOL, Andres M. Kristol (1994). « La prononciation du français en Angleterre au XV^e siècle », in *Mélanges de philologie et de littérature médiévales offerts à Michel Burger*. Genève : Droz, 1994, 67-87.
- KRISTOL, Andres M. Kristol (1995). *Manieres de langage*. London : ANTS.
- KRISTOL, Andres M. Kristol (2000). « L'intellectuel 'anglo-normand' face à la pluralité des langues : le témoignage implicite du MS Oxford, Magdalen Lat. 188 », in *Multilingualism in Later Medieval Britain*. Cambridge : Brewer, 37-52.
- KRISTOL, Andres M. Kristol (2001). « Le ms 188 de Magdalen College Oxford : une 'pierre de Rosette' de l'enseignement médiéval du français en Angleterre ? », *Vox Romanica*, 60, 149-167.
- LUSIGNAN, Serge (1987). *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*. Paris-Montréal : Vrin-Les Presses de l'Université de Montréal.
- LUSIGNAN, Serge (2004). *La langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*. Paris : PUF.
- MERRILEES, Brian (1993). *Donatus and the Teaching of French in Medieval England*, in *Anglo-Norman Anniversary Essays*. London : ANTS, 273-291.
- MERRILEES, Brian & SITARTZ-FITZPATRICK, Beata (1993). *Liber Donati. A Fifteenth-Century Manual of French*. London : ANTS.
- MEYER, Paul (1903). « Les manuscrits français de Cambridge. III Trinity College », *Romania*, 32, 18-120.
- MONTAGUE-RHODES, James (1900-1904). *The Western Manuscripts in the Library of the Trinity College, Cambridge: A Descriptive Catalogue*. Cambridge : The University Press, 4 vol.
- NISSILLE, Christel (2009). « Grammaire floue' et enseignement du français en Angleterre : les leçons du Manuscrit d'Oxford Magdalen 188. Thèse Université de Neuchâtel, 2 vol.
- OWEN, Annie (1929). *Le Traité de Walter de Bibbesworth sur la langue française*. Texte publié avec introduction et glossaire. Paris : PUF.
- PARSONS, H. Rosamond (1929). « Anglo-Norman Books of Courtesy and Nurture », *PMLA*, 44, 383-455.
- POPE, Mildred K. (1910). « The 'Tractatus Orthographiae' of T.H., Parisii Studentis », *The Modern Language Review*, 5, 185-193.

- ROTHWELL, William (1968). « The Teaching of French in Medieval England », *The Modern Language Review*, 63, 37-46.
- ROTHWELL, William (1982). « A mis-judged and a mis-used text: Walter de Bibbesworth and his *Tretiz* », *The Modern Language Review*, 77, 282-293.
- ROTHWELL, William (1985). « Stratford atte Bowe and Paris », *The Modern Language Review*, 80, 39-54.
- ROTHWELL, William (1998). « The Place of Femina in Anglo-Norman Studies », *Studia Neophilologica*, 70, 55-82.
- ROTHWELL, William (2000). « Anglo-French and Middle-English Vocabulary in *Femina nova* », *Medium Ævum*, 69, 34-58.
- ROTHWELL, William (2001). « The Teaching and Learning French in Later Medieval England », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 111, 1-18.
- ROTHWELL, William (2005). *Femina* (Trinity College, Cambridge MS B.14.40) ed. with Introduction and Notes. The Anglo-Norman Online Hub.
- ROTHWELL, William (2008). « Anglo-French in rural England in the later thirteenth century. Walter of Bibbesworth's *Tretiz* and the Agricultural Treatises », *Vox Romanica*, 67, 100-132.
- ROTHWELL, William (2009). Walter de Bibbesworth, *Le Tretiz*. Aberystwyth : Anglo-Norman Online Hub.
- SKEAT, Walter W. (1903-1906). « Nominale sive Verbale », in *Transactions of the Philological Society*, 1*-50*.
- SMITH, Lucy T. & MEYER, Paul (1889). *Les contes moralizes de Nicole Bozon, frère mineur*. Paris : Firmin-Didot.
- STÄDTLER, Thomas (1988). *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache. Textausgaben und Wortschatzstudien*. Tübingen : Niemeyer.
- STENGEL, Edmund (1879-1880). « Die ältesten Anleitungsschriften zur Erlernung der französischen Sprache », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1, 1-40.
- SWIGGERS, Pierre (1985). « La plus ancienne grammaire du français », *Medioevo Romano*, 9/2, 183-188.
- TORN, Anders Christopher (1921). *Les proverbes de bon enseignement de Nicole Bozon*. Lund : Gleerup.
- TROTTER, David (2003). « Oceano Vox : You never know where a ship comes from. On Multilingualism and language-mixing in medieval Britain », in *Aspects of Multilingualism in European Language History*. Amsterdam : John Benjamins, 15-33.
- TROTTER, David (2006, s.p.). « Intra-textual multilingualism and social/sociolinguistic variation in Anglo-Norman », in *Conceptualizing Multilingualism in England 800-1250*. University of York.
- VIELLIARD, Françoise (2010). « La traduction des *Disticha Catonis* par Jean Le Fèvre : Perspectives codicologiques », in *Approches du bilinguisme latin-français au Moyen Âge. Linguistique, codicologie, esthétique*. Turnhout : Brepols, 207-238.
- VISING, Johan (1942-43). « Étude sur *Femina*. Poème didactique anglo-normand », *Studia Neophilologica*, XV, 195-208.

NOTES

1. Ce n'est que pour le distinguer rapidement de l'anglais, que l'on désignera ici l'anglo-normand comme du « français ». La bibliographie de base est constituée par les études de Kristol 1989, 1990, 1994 ; Rothwell 1968, 1985, 1998, 2000, 2001 ; Trotter 2003, 2006 (s. p.) : nous remercions très vivement M. Trotter, qui nous a transmis ce texte avant publication. On tiendra compte aussi des synthèses historiques fournies par Lusignan 1987 et 2004. De nombreuses informations se lisent bien entendu dans les éditions des manuels eux-mêmes, citées *infra*.
2. Pour une analyse approfondie des informations réunies ici, on verra Rothwell 2001, à qui revient le mérite d'avoir pris en compte les manuels produits et utilisés en Angleterre pour enseigner le *latin* (réunis, publiés et étudiés par Hunt 1991) : ces traités fournissent en effet de précieuses informations sur l'existence d'une métalangue grammaticale dans les deux vernaculaires en question – anglo-normand et anglais – et des gloses nombreuses et variées. Négliger cette production revient à donner une vision des enseignements linguistiques en Angleterre incomplète et faussée : les langues en jeu, en fait, ont toujours été au nombre de trois, au prestige et aux emplois différenciés. C'est dans cette perspective que Trotter 2006 (s. p.) présente des observations d'un grand intérêt sur le multilinguisme insulaire et sur le procès, lent et progressif, qui a amené – certes à long terme et après de longues périodes de coexistence et de perméabilité réciproque – à la substitution d'une langue, en l'occurrence l'anglais, aux deux autres.
3. Sur les limites de cette édition, cf. Rothwell 1982 : 282-293.
4. Comme l'on sait, le *Donait françois* est transmis par un seul manuscrit, incomplet de surcroît. Cf. Colombat éd. 1998 : tome 1, n. 2 103 ; pour une dernière mise au point, cf. Colombo Timelli s. p.
5. Ce manuscrit a fait l'objet de la thèse de Christel Nissille (2009). Nous remercions M. Kristol, directeur de la thèse, qui nous en a informés, et Mme Nissille, qui nous a généreusement fourni le CD de son travail.
6. Dans ce cadre, il faut au moins signaler un passage qui se lit dans la traduction du *Polychronicon* de Ranulph Hidgen par John Trevisa (1387) : dans le chapitre 59 du 1^{er} livre, consacré à la description sociolinguistique de l'Angleterre, Trevisa, en suivant sa source, écrit que l'emploi de la langue maternelle y est compromis pour deux raisons : le français est non seulement la langue que les enfants apprennent à l'école, mais aussi la langue qu'on leur parle dans les familles nobles dès la plus tendre enfance. Suit une interpolation de Trevisa : la situation, dit-il, a cependant changé après la peste noire de 1349 : les maîtres d'école ont abandonné le français comme langue de l'enseignement (du latin), ce qui fait qu'en 1385 dans toutes les écoles d'Angleterre les enfants utilisent l'anglais ; ce qui a pour conséquence que, d'une part, ils apprennent la « grammaire » beaucoup plus rapidement, mais que, d'autre part, leur connaissance du français – indispensable si l'on voyage à l'étranger – s'en ressent sensiblement. Sans doute exagérée, cette affirmation de Trevisa mérite néanmoins d'être retenue en raison du relief qu'elle donne à la nécessité de connaître le français continental. Cf. Babington & Rawson Lumby eds (1869) : 159 et 161.
7. Ms Cambridge, Trinity College, B.14.40 : cf. Montague-Rhodes 1900-1904 : I, 447-449. La datation se base sur les allusions à la bataille d'Azincourt dans les dialogues (ff. 149-154, cf. Kristol 1995 : 70).
8. Meyer 1903 : 43-62 (description du ms de Cambridge), 43-47 (présentation de *Femina*). Cf. aussi Vising, 1942-43 : 195-208.
9. Sur l'intérêt des variantes introduites par les copistes, voir Rothwell 2008 : 109 ss.
10. En conclusion d'une analyse détaillée de la tradition manuscrite, Rothwell a cependant mis en garde contre le risque qu'il y aurait à considérer *Femina* comme une version du *Tretiz* parmi d'autres (Rothwell 1998 : 80).

11. Cette hypothèse est moins probable, la seconde Dionysa n'ayant pas eu d'enfants (Owen 1929 : 23-24).
12. Selon Owen, les 14 mss conservés se divisent en deux familles, l'une représentée par *T* (destiné à la dame), l'autre, représentée par *G*, pour un public plus vaste : Bibbesworth serait responsable des deux versions (Owen 1929 : 32-35). Cette opinion a été contestée récemment – sur la base d'arguments linguistiques et philologiques irréfutables – par Rothwell 2008 : 106-109.
13. On trouvera une liste partielle des homonymes dans le *Tretiz* en annexe à Rothwell 2008 : 130. Le compilateur de *Femina* insiste lui aussi sur son désir de présenter une langue qui dépasse le français 'commun', à savoir la langue que « chescun sciet di[r]e » (cf. par ex. Rothwell 2005 : 19, v. 6).
14. Dans le *Tretiz* de Bibbesworth ceux-ci sont en anglo-normand. Sur l'emploi et la fonction du latin dans *Femina*, cf. Rothwell 1998 : 57-58.
15. On ne peut pas ne pas être frappés par les affinités entre cette traduction, au but purement didactique, et celle du *Decameron* de Boccace, pour laquelle Laurent de Premierfait ne se fonda pas sur l'original italien, mais sur une traduction intermédiaire en latin, fournie par Antonio d'Arezzo, perdue, mais qui a laissé des traces bien reconnaissables dans le texte d'arrivée (cf. Di Stefano 1977 : 68-96).
16. « vulgarem locutionem asserimus, quam sine omni regula nutricem imitantes accipimus » (*De vulgari eloquentia*, I, 1, 2-3).
17. Cf. Lusignan 1987 : 106 : « Le français est une langue maternelle apprise par l'intermédiaire d'un livre : il participe des deux termes de la dichotomie latin-vernaculaire ».
18. Les renvois à l'édition Rothwell 2005 (R : p. et vv.) sont suivis des numéros des vers du *Traitiz* selon l'édition Owen 1929 (O).
19. Dans ce contexte, *ventrere* ('sage-femme') s'oppose à *ventrer* ('ventrière').
20. On propose ici la dérivation *meisere* ('mur') > *messnere* ('femme au foyer') ; les vers correspondants dans le *Tretiz* sont rapidement commentés par Rothwell 1998 : 77.
21. Les soins varient naturellement en fonction de l'âge : « Quaunt enfant est primer neez... Quant enfant comence a chatoner... Et puis quant il comence d'aler... Et quant il court en graunt age... » ; c'est à ce moment-là que l'enfant devra « apprendre langage/ En fraunceys... », R 12, vv. 10-11 ; cf. O vv. 21-23. De même pour la nourriture : on passera des miettes ou petites tranches de pain (« Une brybe... Ou une lesshe »), au jaune d'œuf (« le moel »), à la pulpe de la pomme (« la morsure »), R 25, vv. 7-8, 13 ; 26, v. 8 ; O vv. 197-198, 203, 212.
22. Il s'agit bien évidemment d'une leçon erronée pour « gencives » (*gingivesG / gencivesB / gengivesO* : cf. Rothwell 2005 : 16, variantes dans l'apparat, note 112) et Rothwell 1998 : 65.
23. Dans le *Tretiz* ce passage est plus long et plus vivant : O 600-620.
24. Correction proposée par Rothwell 2005 : 80, note 651 (ay dans le ms).
25. Le sens des deux derniers vers est certainement plus clair dans le *Tretiz*, ms *G* : « Car el n'ad ou se abesche/ De payn e a b[ri]be ne a lesche » (Rothwell 2009 : 13) ; « Car el n'ad en sa abesche/ A payn a b[ri]be ne a lesche » (Owen 1929 : 74).
26. L'auteur de *Femina* semble avoir utilisé un modèle proche de la version la plus récente publiée par Parsons 1929 : 408-419.
27. Voir au moins Keith Busby, *Codex and Context*. Amsterdam : Rodopi, 2002 ; et les Actes de deux colloques récents : *Le recueil au Moyen Âge – Le Moyen Âge central* et *La fin du Moyen Âge*, Turnhout : Brepols, 2010.
28. Le *Manuscripts Catalogue* de la British Library (<http://www.bl.uk/catalogues/manuscripts>) donne une liste de 55 items. Sur le contenu du ms *C*, voir aussi Rothwell 2008 : 123-125.
29. Certains d'entre eux sont de Nicole Bozon : n. 9, 10, 22, 24, 27 ; le n. 35 est de Walter of Bibbesworth ; d'autres sont anonymes : n. 11, 13, 15, 25, 28, 30, 34, 42.
30. Publié par Paul Meyer dans *Romania* XIII, 1884 : 512-513.

RÉSUMÉS

Dérivé du célèbre *Tretiz* de Walter of Bibbesworth, *Femina* est un petit traité en vers composé au début du XV^e siècle et destiné à l'enseignement de l'anglo-normand à de jeunes nobles ; l'auteur anonyme, qui introduit de nombreuses remarques sur les activités des femmes, leurs habitudes, leurs défauts, a ajouté encore des conseils tirés de *Urbain le Courtois* et des proverbes. La tradition manuscrite de ces traités mérite aussi notre attention : le manuscrit unique qui a transmis *Femina* est en effet un recueil de textes didactiques, alors que le ms Londres, B.L. 46919, transmet, outre le *Tretiz*, des prières à la Vierge et des poèmes consacrés aux femmes.

Deriving from the famous *Tretiz* by Walter of Bibbesworth, *Femina* is a short verse treatise compiled at the beginning of the 15th century and meant to teach young English noblemen Norman French. While pursuing this aim, the anonymous author of *Femina* deals with many interesting topics, among them women's doings, habits and defects; these remarks are added some suggestions taken from *Urbain le Courtois* and some proverbs. The manuscript tradition of these treatises also deserves consideration: in fact, the only surviving manuscript of *Femina* is a collection of didactic works, while the B.L. ms 46919 does not only include the *Tretiz* but also some prayers to the Virgin Mary and some poems dedicated to women.

INDEX

Keywords : Middle French, Anglo-Norman, England, Middle Ages, Language manuals, Books for women, Teaching, Femina, Walter of Bibbesworth, Tretiz

Mots-clés : Moyen français, Anglo-normand, Angleterre, Moyen Âge, Manuels, Livres pour femmes, Enseignement, Femina, Walter of Bibbesworth, Tretiz

AUTEURS

& GIOVANNI IAMARTINO

Université de Milan